

# Cher Giusto

Lucien Devies

Les 23 et 24 août 1934 Gervasutti ména à bien avec moi sa première "grande première", la paroi nord-ouest de l'Olan, qui était aux yeux de Lagarde le plus grand problème des Alpes Françaises après les Jorasses, raison essentielle de notre décision....Lorsque je pus le rejoindre au début d'août 1935 à Cortina pour parfaire mon entraînement, il était trop tard pour le programme que nous avions projeté: Allain et Leininger venaient de gravir la face nord du Dru. Après quelques escalades autour de Cortina, nous fîmes la paroi nord-ouest de la Civetta (trente-troisième ascension), puis nous gagnâmes Grindelwald. Malheureusement, ni le temps, ni les conditions n'étaient favorables à une attaque sérieuse de l'Eigerwand. Plutôt que de dévoiler notre idée d'itinéraire par une reconnaissance, nous retournâmes en Dauphiné où nous attendions du climat des conditions moins défavorables. Après 150 mètres d'escalade, nous fûmes repoussés de la muraille nord-ouest de l'Ailefroide par la pluie. Comme fiche de consolation, nous fîmes la première de l'arête sud-est du Pic Gaspard dans de sévères conditions.

En juillet 1936, nous réussissons la première de la muraille nord-ouest de l'Ailefroide, la plus grande aventure que nous ayons vécue ensemble, mais Giusto en sortit hors de combat pour l'été.

...Nous nous retrouvâmes en juillet (1937) à Chamonix. Après avoir escaladé la face nord du Dru (troisième ascension), nous allâmes de nouveau à Grindelwald, mais cette fois encore ni le temps ni les conditions ne nous permirent de tenter notre chance.

Avant que nous ayons pu nous réunir en 1938, l'Eiger céda devant les Allemands. Giusto, qui disposait cette année-là de fort peu de temps, avait élaboré des combinaisons compliquées avec Gabriele Boccalatte et avec moi. Boccalatte lui ayant communiqué des avis pessimistes sur les conditions dans la chaîne du Mont Blanc, il ne se rendit pas à mon télégramme lui annonçant que le moment était venu pour la Walker, le mettant sur le compte d'une impatience provoquée par la tentative d'Allain et Leininger. Ainsi laissa-t-il échapper l'occasion de tenter notre chance pour la première.

Durant l'hiver 1937-38, nous avions beaucoup réfléchi l'un et l'autre à la manière dont nous pratiquions l'alpinisme, et peu à peu nous avons décidé d'orienter différemment notre activité. Sans renoncer aux plus grandes entreprises, nous ne voulions plus uniquement faire la course au problème du jour, mais nous garder des tentations de la compétition et choisir plus simplement nos projets suivant les possibilités du moment. Nous enclinions vers un alpinisme plus personnel. La maladie et la guerre nous séparèrent, mais, de son côté, Giusto réussit magnifiquement à vivre sa nouvelle conception de l'alpinisme...

Giusto Gervasutti était un alpiniste de la valeur la plus élevée, valeur affirmée non seulement par les grandes entreprises que nous venons de rappeler, mais peut-être plus encore par la manière dont il les accomplit.

Il avait de gros moyens physiques. C'était un athlète accompli, d'une résistance extrême, et il s'entraînait avec soin. Il excellait sur tous les terrains et dans toutes les techniques et s'efforçait de se perfectionner encore. De l'avis de tous ceux qui l'ont vu à l'oeuvre, c'était un grimpeur né d'une classe tout à fait exceptionnelle, un champion hors classe comme il n'y en a que quelquesuns fort rares, de temps à autre, dans chaque sport. Son style était magnifique, d'une simplicité et d'une efficacité parfaites: un style de conquérant. Son brio et sa sûreté inspiraient une confiance entière.

Il avait évidemment les plus solides qualités morales; sans elles, on le sait, il n'est pas de grand alpiniste. Remarquablement équilibré, il était toujours calme, d'une humeur égale et demeurait maître de lui dans les circonstances les plus graves. Dans l'action, il faisait preuve d'un esprit aigu de décision et d'un courage indomptable.

Sa personnalité était aussi riche que forte. S'il sut pousser aussi loin que possible l'expérience morale que permet l'alpinisme, il ne cessa jamais d'être sensible à la poésie de la haute montagne.

Son esprit était très ouvert, son intelligence vive, son jugement sûr et pénétrant, non seulement dans l'alpinisme, mais dans bien d'autres domaines. J'ai gardé un souvenir inoubliable des conversations que nous eûmes sur beaucoup de sujets. Il écrivait bien et il nous a laissé quelques récits directs et un beau livre.

C'était un homme indépendant et libre, très individualiste. Rappelons-en ici un piquant symptôme. Lorsqu'au printemps de 1937, les autorités du Club Alpin Italien lui demandèrent de rompre notre cordée, Giusto refusa net, précisant qu'il faisait de l'alpinisme pour sa propre satisfaction et non pour un quelconque prestige national...

Giusto fut pour moi un compagnon idéal et je crois que nous formions une bonne cordée. Malgré la différence de langue et de nationalité, nous nous entendions merveilleusement et nous avions une extraordinaire identité de conception et de décision. Notre amitié était toujours aussi vivante et le moment que j'attendais depuis sept ans arrivait: notre cordée allait se reformer et déjà nous faisons des projets. Je ne puis me faire à cette idée que c'en est fini. Il ne me reste plus que les souvenirs des grandes entreprises faites ensemble; il est vrai qu'ils sont inoubliables. Je pense aussi que si, au moment de mourir, Giusto a eu une fraction d'instant pour penser à lui et à sa vie, il a pu mourir content. Cher Giusto, tu n'avais cessé de progresser sur la voie qui était la tienne et que tu avais découverte, créant ta vie toujours plus ardente et plus profonde, plus rayonnante aussi.

(Alpinisme, 1946, p. 93).

